

Séminaire du 20 novembre 1963

(suite)

J. Lacan.

L'année dernière j'ai insisté sur ceci : que tout ce que Freud nous montre, c'est que l'orgasme n'est pas seulement ce que les psychobiologistes de son époque ont appelé le mécanisme de la détumescence. Il faut savoir articuler que l'orgasme représente exactement la même fonction, quant au sujet, que l'angoisse. L'orgasme est en lui-même angoisse pour autant qu'à jamais, par une faille centrale, le désir est séparé de la jouissance. Qu'on ne nous objecte pas ce moment de paix, de fusion du couple où chacun même peut se dire que l'autre est bien content. Nous analystes, allons y regarder plus près pour voir ce qu'il y a, dans ces moments, d'alibi fondamental : un alibi phallique. La femme se sublime dans sa fonction de gaine ; dans quelque chose qui plus loin reste infiniment au dehors... Là où se fabule... Tirésias... Aussi bien, faut-il indiquer ce qui se voit de traces de cet au-delà inentamé de la jouissance féminine dans le mythe masculin de son prétendu masochisme. Plus loin, symétrique, comme sur une ligne redescendante par rapport à ce sommet de la béance désir-jouissance génitale, ponctuer la fonction du *petit a* dans la pulsion scopique. Son essence est réalisée en ceci que jusqu'alors le sujet est captif de la fonction du désir ; c'est qu'ici l'objet est étranger. L'objet *a* c'est cet œil qui, dans le mythe d'Œdipe, est l'équivalent à l'organe à castrer. Ce n'est pourtant pas de cela qu'il s'agit dans la pulsion scopique, où le sujet rencontre le monde comme spectacle... Que ce leurre, par quoi ce qui sort de lui, ce qu'il affronte est non pas ce vrai *a* mais son complément *i (a)*, l'image spéculaire. Voilà ce qui paraît être chu de lui. Il est fier, il s'y réjouit, il s'esbaudit dans ce que Saint Augustin dénonce et désigne comme concupiscence des yeux. Il croit désirer parce qu'il se voit comme désirant ; il ne voit pas que ce que l'Autre veut lui arracher c'est son regard. La preuve, c'est ce qui arrive dans le phénomène de l'*Unheimlich* : chaque fois que soudain quelqu'un incident fomenté par l'Autre, cette image de lui dans l'Autre apparaît, au sujet, privé de son regard, ici se définit toute la trame, la chaîne dont le sujet est captif dans la pulsion scopique d'où l'angoisse, l'Aleph \aleph de l'angoisse. Tel est ce à quoi se rassemble, dans sa structure la plus fondamentale, le rapport du sujet au *a*.

Je n'ai pas dépassé la pulsion scopique. Le franchissement : il faut que je désigne ce qui s'y manifeste et va à y pointer vers l'imposture ; ce fantasme que j'ai articulé sous le terme de « l'algama ». Sommet de l'obscurité où le sujet est plongé dans la relation du désir. L'algama : cet objet dont il croit que son désir le vise ; porte à l'extrême la méconnaissance de son objet comme cause du désir ; d'où la frénésie d'Alcibiade et le renvoi que lui fait Socrate : « Occupe-toi de ton âme », « rien d'autre que ton image que tu poursuis ». Cet objet, dans sa fonction de visée et de cause mortelle. « Fais ton deuil de cet objet, alors tu connaîtras les voies de ton désir, car moi, Socrate, je ne sais rien. C'est la seule chose que je connais de la fonction de l'Eros ». Cette fonction du *a*, troisième terme par quoi va se montrer l'éventail, l'épanouissement de ce *a*, dans le rapport prégénital à la demande de l'Autre.

En cinquième terme, nous allons voir le *a* venir de l'Autre, seul témoin de ce lieu de l'Autre, qui n'est pas seulement le lieu du mirage. Ce *a* je ne l'ai pas nommé ; pourtant dans d'autres circonstances j'aurais pu vous en montrer un éclairage singulier. À savoir : de la voix. La voix de l'Autre doit être considérée comme un objet essentiel. Sa place, ses incarnations diverses, tant dans le champ de la psychose que dans la formation du surmoi. Cause du surmoi, etc. Ce rapport de la voix à l'Autre, nous pouvons en épuiser la fonction structurale à porter l'interrogation sur ce qu'est l'Autre comme sujet. La voix est l'objet chu de l'organe de la parole. L'Autre est le lieu où ça parle. D'où la question : qui, au-delà de celui qui parle au lieu de l'Autre et qui est le sujet, qui y a-t-il ? dont le sujet chaque fois qu'il parle prend la voix ? Il est clair que si Freud, au centre de sa doctrine, met le mythe du père, c'est en raison de l'inévitabilité de cette question. Il n'est pas moins clair que si toute la théorie et la praxis de l'analyse nous apparaissent aujourd'hui comme en panne c'est pour n'avoir pas

osé sur cette question aller plus loin que Freud. C'est bien pourquoi un de ceux que j'ai formés comme j'ai pu, m'a parlé, à propos d'un travail, de la question du père. Cette formule était mauvaise, même un contre-sens ; il ne peut être question de la question du père pour la raison que nous sommes là au-delà de ce qui peut se formuler comme question.

Comment nous aurions pu aujourd'hui dessiner l'abord du problème ici introduit. Il est clair que l'Autre ne saurait être confondu avec le sujet qui parle au lieu de l'Autre, ne serait-ce que par sa voix. L'Autre, s'il est ce que je dis, le lieu où ça parle, il ne peut poser qu'une sorte de problème : celui du sujet d'avant la question. Or, Freud, cela, il l'a admirablement ressenti. Puisque je dois à partir d'aujourd'hui rentrer dans un certain silence, je ne manquerai pas de vous signaler que Conrad Stein a, dans ce champ, tracé la voie. Reportez-vous à son travail, car il est bien satisfaisant. Ce qu'il a fait : comment malgré l'erreur et la confusion du temps, Freud a mis le doigt ; qu'avec toute la critique, sans doute fondée, du spécialiste sur la question du Totem, (cf. Levi-Strauss) il n'en reste pas moins que celui qui est au niveau de la recherche de la vérité peut dépasser de haut tous les avis du spécialiste. Qu'en resterait-il sinon qu'il doit s'agir du sujet d'avant la question : si mythiquement le père ne peut être qu'un animal, le père primordial, avant l'interdit de l'inceste, avant l'avènement de la culture, le père est ce chef de horde. Mais qu'il l'appelle Totem, et justement à la lumière des progrès apportés par la critique de l'anthropologie structurale de Levi-Strauss qui met en relief l'essence classificatoire du Totem. Ce qu'il faut en second terme, c'est mettre au niveau du père : le nom (cf. le séminaire sur la fonction du nom propre), le nom, c'est cette marque déjà ouverte à la lecture, il se lit de même en toutes les langues ; est imprimé quelque chose qui peut être un sujet qui va parler. Bertrand Russel s'y trompe, etc. Le point sur le tableau : l'interroger avec l'espoir qu'il lui réponde! ...

J'avais aussi marqué, comme référence, ce qui avait été découvert sur des poteries de Haute-Égypte, antérieures à la découverte de l'alphabet, pour illustrer qu'il y a dans le signifiant ce côté qui attend la lecture et que c'est à ce niveau que se situe le nom. Ici, je vous désigne quelque chose de la direction à suivre ; voyez quel apport nous donne maintenant la voie que nous abordons. Car, ce père, est-ce que nous ne pouvons pas, nous, aller au-delà du mythe pour prendre comme repère ce qu'implique le mythe : dans ce registre que donne notre progrès sur ces trois termes : de la jouissance, du désir, et de l'objet. Car tout de suite nous verrons concernant le père, le père pour que Freud trouve ce singulier équilibre, cette « con-conformité » de la loi et du désir, vraiment conjoints, nécessités l'un par l'autre. Dans l'inceste, sur la supposition que : la jouissance pure du père comme primordiale. Mais ceci, qui est censé nous donner l'empreinte de la formation du désir chez l'enfant dans son procès normal, est-ce que c'est par là qu'il faut qu'on se pose la question de savoir pourquoi ça donne des névroses ? C'est ici que l'accent que j'ai mis sur la fonction de la perversion quant à sa relation au désir de l'Autre comme tel : la mise au pied du mur, la mise au pied de la lettre (cf. Sade...) : son désir comme intéressé dans l'ordre du monde. C'est là la panique : pétrifiant dans son angoisse, le pervers s'installe comme tel. Arcature première : se compose et se conjugue le désir dit normal et le désir pervers. Position d'abord de cette arche d'où, par la suite, pour comprendre un éventail de phénomènes, depuis la névrose, inséparable à nos yeux d'une fuite devant le terme du désir du père auquel on substitue le terme de la demande. Du mysticisme aussi, dans toutes les traditions : plongée vers la jouissance de Dieu. Ce qui fait l'entrave dans le mysticisme juif et plus encore dans le chrétien, c'est l'incidence du désir de l'Autre. Je ne veux pas vous quitter sans avoir au moins prononcé le nom, le premier nom par lequel je voulais introduire l'incidence spécifique de la tradition judéo-chrétienne dans le problème de la jouissance : un Dieu. C'est devant ce Dieu que Freud s'est arrêté. ce Dieu dont le nom n'est pas le... Ce nom dans l'Exode (chapitre VI), l'Elohim qui parle dans le puissant arbre, qu'il faut concevoir comme son corps, qu'on traduit par la loi ; ce Dieu, parlant à Moïse, lui dit à ce moment : « Quand tu iras vers eux, tu leur diras que je m'appelle Ayom » (Je suis) : « Je suis ce que je suis ». La propriété de ces termes, désigne des lettres qui composent le nom, certaines lettres choisies parmi les consonnes. Aucun autre sens à accorder à ce « Je suis » que d'être le nom « Je suis ». Mais ce n'est pas sous ce nom que je me suis annoncé à vos

ancêtres (cf. Pascal en tête des *Pensées*). Qu'un Dieu, ça se rencontre dans le réel ; comme tout réel, inaccessible, il se signale par ce qui ne trompe pas : l'angoisse. Ce Dieu qui s'est annoncé à Abraham, Isaac et Jacob par un nom : El Shaddaï. Les Grecs, ceux qui ont fait la traduction, étaient beaucoup plus au courant que nous. Ils n'ont pas traduit par « Je suis celui qui suis », comme Saint Augustin par « Je suis l'Étant ». Ça a un sens. Ils ont pensé comme des Grecs que Dieu c'est « l'Étant » suprême. Mais comme de nos jours par : le « Tout-Puissant », mais par Théos... Qu'est-ce que El Shaddaï ? J'entendais introduire ce que j'eusse pu vous dire par quelque chose d'essentiel les rendez-vous avec Kierkegaard, le sacrifice d'Abraham. Sous la forme, dans une tradition... Pourquoi de temps en temps dans le christianisme on a quelque fièvre à s'en débarrasser ? Voir les images d'Épinal, Michelet, etc. Ce qu'on voit sur ces images, tout ce qu'il faut en somme : toutes les images, assez en éventail, depuis la métaphore paternelle : un fils la tête bloquée contre le petit totem de pierre, grimace, souffre ; le couteau d'Abraham levé, l'ange qui est là, la présence de celui dont le nom n'est pas prononçable ; qu'est-ce qu'un ange ? Mon dernier dialogue avec le père Theilhard de Chardin ; j'ai cru que je le ferais pleurer cet homme : « Est-ce que vraiment vous me parlez sérieusement ? » « Oui mon père, il s'agit des textes »... Cet ange retient le bras d'Abraham. Quoiqu'il en soit de cet ange, c'est bien au titre d'El Shaddaï qu'il est là. Toujours vu traditionnellement là. C'est bien à ce titre que se déroule tout le pathétique du drame où nous entraîne Kierkegaard. Avant ce geste, Abraham est venu là pour quelque chose. Il a emmené son garçon, pour un mystérieux rendez-vous. Il lui a lié les pieds, comme à une brebis, pour le sacrifier. Avant de nous émouvoir nous pourrions nous souvenir que d'aller sacrifier son petit garçon à l'Élohim du coin, à l'époque, c'était courant. Ça a continué si tard qu'il a fallu sans cesse que l'ange arrêtat les Israélites sur la voie de recommencer ! Et plus loin, ce fils, me direz-vous, c'est son fils unique ; ce n'est pas vrai ; Ismaël a déjà quatorze ans. Mais Sarah est restée inféconde jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; Ismaël est né d'un couchage du patriarche avec une esclave.

Celui qui a tiré Abraham du milieu de ses frères et de ses pères : il y avait tellement de pères qui vivaient encore (X... a vécu cinq cents ans ; dans toutes les lignées ils ont eu des enfants vers l'âge de trente ans...) Quoiqu'il en soit, cet El Shaddaï s'il est bien quelque chose dans cet enfant du miracle (chercher du côté du corps jaune ; la ménopause existait à l'époque !) Il tenait donc à Isaac ; c'est l'enfant de la promesse. Sarah meurt quelque temps après. Beaucoup de monde se trouve là. Ismaël aussi. Après la mort de Sarah, Abraham se montre ce qu'il est, un formidable géniteur ; il a de X... cinq enfants, mais ils n'ont pas reçu la baraka. Cette puissance touche à la limite même du territoire de son peuple. Un autre Élohim d'à côté donne le bon truc pour repousser l'envahisseur ; celui qui élit fait passer par son nom une certaine alliance transmissible d'une seule façon par la baraka paternelle et celui qui fait attendre (un fils pour une femme de quatre-vingt-dix ans, etc.) Un petit livre qui date de la fin du XI^e siècle. Salomon Ibn Gabirol : d'étranges commentaires : il y a un dialogue d'Abraham avec Dieu, quand l'ange dit : n'entends pas, Abraham dit : « Si c'est ainsi, je suis venu ici pour rien, je vais lui faire au moins une légère blessure pour te faire plaisir, Élohim ! » etc. Ce n'est pas tout. Voir l'image d'Épinal. Le schophar qui lui est incontestablement arraché : la corne du bélier. Quant à ce qu'est ce bélier, c'est là-dessus que je voudrais terminer. Il n'est pas vrai que l'animal paraisse comme métaphore du père au niveau de la phobie. La phobie n'est qu'un retour (cf. Freud en parlant du totem). L'homme n'a pas tellement à être fier d'être le dernier venu de la création : celui qu'on a fait avec de la boue, ce qui n'est dit d'aucun autre être, il se cherche des ancêtres honorables. Il lui faut un ancêtre animal (cf. « La sentence du père » et dans Rabi, etc.) Le bélier dont il s'agit là est le bélier primordial. Il était là, écrit-il, dès les six jours de la création. Ce qui le désigne pour ce qu'il est : un Élohim. Ce n'est pas celui dont le nom est imprononçable, mais tous les Élohim. Celui-là est reconnu comme l'ancêtre de la race de Seth. Alors cette tête de bélier, aux cornes emmêlées dans la haie : le texte même fait sentir qu'il se rue sur le lieu du sacrifice. De quoi vient-il se repaître, quand celui dont le nom est imprononçable le désigne, lui, pour le sacrifice ? Ce qu'Élohim désigne pour sacrifice à Abraham c'est son ancêtre. Il le présente comme désir ; que ce quelque chose dont il s'agit de provoquer la chute : c'est l'origine biologique, c'est là la clef de ce mystère où se lit la version de la tradition métaphysico-sexuelle. Au regard de ce qui unit la communauté dans la fête eu égard à la jouissance de Dieu. Quelque chose qui se manifeste, qui, comme

étant le désir, met en valeur la béance qui sépare la jouissance du désir. D'où la circonscription signe de l'alliance du peuple, désir que celui qui l'a élu donne comme signe ce petit morceau de chair tranchée, ce *petit a*.

Je vais vous quitter ici. Avant de vous quitter je vous dirai que si j'interromps ce séminaire, je ne le fais qu'en m'excusant auprès de ceux qui depuis des années ont été mes fidèles auditeurs. Ceux qui nourris des mots, des termes, des voies et des chemins appris ici. Dans les débats récents et confus, un groupe s'est montré véritablement dans ses fonctions de groupe mené deci, delà, tourbillons aveugles... Un de mes élèves a cru devoir parler... que de la vérité, le sens de mon enseignement... Quel incroyable contresens ! Quelle impatience enfantine ! Où a-t-on vu, comme en mathématiques que chaque chapitre renvoie au suivant. Il n'y a pas que les attributs de l'infatuation et de la sottise ; esprit en forme d'épluchures ; il y a autre chose. J'ai en effet cherché à énoncer... une praxis : la psychanalyse... quelle est sa vérité ? Si quelque chose s'y avère décevant : cette praxis doit s'avancer vers une conquête du vrai par la voie de la tromperie, car le transfert n'est pas autre chose. Tant qu'il n'y a pas de nom au lieu de l'Autre : inopérant. Si sa marche est prudente n'est-ce pas pour ce (...) vous promouvoir dans cette voie contre quoi j'ai toujours à me prononcer : la voie de l'imposture. Depuis deux ans, ayant confié à d'autres le maniement intérieur d'un groupe pour laisser la pureté à ce que j'ai à vous dire. Pas de différence entre le oui et le non.

